



HAL
open science

Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale

Anne Viguiier

► **To cite this version:**

Anne Viguiier. Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale : Reconfiguration urbaine et usages citadins du fleuve. Anne Viguiier; Harit Joshi. Ville et fleuve en Asie du Sud. Regards croisés, Presses de l'Inalco, 2016, Print 9782858312689 - Électronique 9782858312672. hal-02145094

HAL Id: hal-02145094

<https://inalco.hal.science/hal-02145094>

Submitted on 1 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale
Anne Viguiier

Madurai et la Vaigai à l'époque coloniale
Villes et Fleuves en Asie du Sud
Harit Joshi, Anne Viguiier (dir.)
Presses de l'Inalco, 2016

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires. Elles diffusent les bonnes pratiques éditoriales définies par BSN.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéesS, TransAires, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

RÉSUMÉ :

Les relations entre la ville de Madurai, un centre politique, économique et culturel du pays tamoul depuis l'Antiquité et la Vaigai, un cours d'eau au régime particulièrement imprévisible, sont chantées dans la poésie classique et médiévale tamoule. Mais à la fin du XVIII^e siècle, la ville, enfermée dans ses remparts, semblait tourner le dos au fleuve. Celui-ci n'était, une grande partie de l'année, qu'un vaste espace de sable parcouru par un mince filet d'eau. Ce chapitre, grâce à l'exploitation de sources coloniales et vernaculaires variées, étudie les transformations physiques de la ville et les aménagements de la Vaigai au XIX^e siècle et interroge leurs effets sur les usages et les représentations que les citoyens avaient du fleuve. Si le plan urbain et la place qu'occupait le fleuve dans le paysage urbain furent profondément modifiés avec la destruction des murailles et la construction d'un pont en 1889, les pratiques urbaines ne furent que partiellement altérées : les rives ne furent pas aménagées, l'approvisionnement en eau de la ville resta aléatoire, tandis le fleuve conservait toute sa place au sein d'un cycle festif religieux complexe.

Mots clés : Madurai (Inde), Tamil Nadu (Inde), Rivière Vaigai, crues, Approvisionnement en eau, Urbanisme, Politique urbaine, Colonies-Administration, Hindouisme, fête, 19^e siècle

MADURAI ET LA VAIGAI À L'ÉPOQUE COLONIALE

Reconfiguration urbaine et usages citadins du fleuve

Anne Viguiier

CESSMA/Inalco/Sorbonne Paris Cité

INTRODUCTION

Au XIX^e siècle, l'Inde était avant tout perçue par les administrateurs européens comme un territoire rural, animé par de supposées petites « républiques villageoises ». Le développement urbain ne fut une priorité que dans des cas bien précis, pour les grands ports coloniaux de Bombay, Calcutta et Madras, places tournantes du système impérial britannique (et, à partir de 1911, pour New Delhi) ou dans les stations de montagnes, qui furent aménagées pour accueillir les gouvernements provinciaux pendant la saison chaude. Les villes anciennes de l'intérieur purent cependant être affectées par la présence des régiments européens, avec la création de cantonnements et les aménagements qui en découlèrent. En Inde du Sud cependant, aucune politique urbaine ambitieuse ne fut véritablement mise en œuvre, la définition même de la ville étant parfois problématique, car elle se construisait à l'aune des références européennes. On peut se demander si, dans ce contexte particulier, l'époque coloniale fut propice à un changement de perspective dans la manière d'appréhender les relations entre les villes et les cours d'eau près desquels elles s'étaient installées souvent depuis fort longtemps. Cependant, des transformations parfois importantes de l'environnement, l'imposition de nouvelles normes en matière d'hygiène dans les années 1840 qui fit suite à un demi-siècle de désintérêt pour le monde urbain, l'extension de l'espace bâti accompagnant la croissance démographique, l'utilisation accrue de l'eau des fleuves pour l'irrigation, concoururent à modifier l'espace urbain et la place qu'y occupaient les fleuves et les rivières. Ces transformations, à leur tour, ne purent qu'infléchir les représentations et les usages du fleuve.

Nous proposons ici d'interroger cette dynamique à travers l'exemple du couple singulier que forment Madurai, l'antique capitale des Pandya (dont la première dynastie remonte au III^e siècle av. J.-C.), une ville située au sud-est de la péninsule indienne, et la Vaigai (ou Vaiyai), un cours d'eau alimenté d'une manière particulièrement irrégulière. Les conditions naturelles et l'histoire distinguent fortement Madurai des villes d'Inde du Nord. Considérée comme la capitale culturelle du pays tamoul (statut que peuvent néanmoins lui disputer les grandes cités du delta de la Kaveri, Tiruchirapalli ou Tanjavur), ancien siège d'une mythique académie de poètes, la ville est aussi, depuis l'Antiquité, une capitale politique et un centre économique. L'histoire de Madurai est difficile à appréhender sur la longue durée à cause d'une grande disparité des sources et de leurs lacunes. La poésie tamoule classique dite du Sangam*(Caṅkam) incluait la ville au sein d'un paysage du tendre très codifié que l'historien doit utiliser avec grande précaution. Au Moyen Âge, Madurai apparaît dans les *talapurāṇam** comme le *Tiruvilaiyāṭarpurāṇam* ou des vies de saints comme le *Periyapurāṇam* (hagiographie shivaïte). Mais avant le XII^e siècle, les traces archéologiques sont ténues. Reconstituée à partir du XVI^e siècle par les Nayaka (gouverneurs télougous de l'empire de Vijayanagara), elle devint la capitale d'un de leurs royaumes indépendants au XVII^e siècle puis se vit ravalée, à partir de 1801, au rang de chef-lieu de district au sein de la présidence de Madras administrée par les Britanniques. Tout au long de cette riche histoire, Madurai entretint des relations particulièrement étroites avec la Vaigai.

D'abord confinée sur la rive sud du fleuve, la ville connut d'importantes transformations au XIX^e siècle et la construction d'un premier pont, en 1889, rendit possible une extension de l'espace résidentiel vers le nord. Cette évolution majeure fut précédée de travaux urbains qui ouvrirent l'ancienne cité fortifiée sur le fleuve. S'agissait-il d'une politique interventionniste capable d'imposer un nouveau rapport de la ville à son environnement le plus immédiat et notamment au fleuve ? Les techniques modernes permettant d'améliorer l'accès à l'eau modifièrent-elles les pratiques quotidiennes des habitants ? Quel fut l'effet des transformations du cadre urbain sur les images du couple ville/fleuve ?

Grâce à l'exploitation de sources variées, archives coloniales, documents iconographiques, récits de voyage, autobiographies, textes littéraires ou religieux, nous montrerons d'abord la singularité d'un fleuve au régime fantasque puis nous tenterons de mesurer les effets de la politique coloniale sur l'attachement singulier que les citoyens avaient pour la Vaigai et sur leurs manières de concevoir le couple ville/fleuve, en étudiant les transformations de l'espace urbain et des usages du fleuve à Madurai.

RARETÉ DE L'EAU, PRÉSENCE DU FLEUVE DANS LA VILLE

UN RÉGIME PARTICULIÈREMENT IRRÉGULIER ET IMPRÉVISIBLE

Au XIX^e siècle, la Vaigai était un fleuve long de 52 kilomètres seulement, qui n'atteignait que très rarement la mer (Nelson, 1868, p. 17). Il était totalement à sec en permanence au-delà de Ramanathapuram, à l'est de Madurai, et il se perd aujourd'hui dans les sables bien avant l'océan Indien. Le climat propre au pays tamoul explique l'alimentation très irrégulière du cours d'eau. Abrité de la mousson d'été par l'obstacle des Ghâts occidentaux, le pays tamoul connaît un maximum de précipitation en octobre-janvier, avec le passage de dépressions formées dans le golfe du Bengale. Si la Vaigai est représentée comme un cours d'eau sur les cartes, il s'agit la plupart du temps d'un espace de sable en attente de son gonflement, parcouru par un mince filet d'eau. Elle ne connaît qu'une à deux semaines de fortes crues dans l'année. Le fleuve partage d'ailleurs ce trait avec le reste de l'Inde du Sud et le Deccan. Un tableau des crues de 1813 à 1889 montre des crues abondantes pendant 15 ans sur 75 années d'observations, avec une période normale d'octobre à janvier, mais aussi des épisodes soudains et d'une ampleur exceptionnelle hors saison, ce qui en augmentait le danger (Ram Rao, 1889).

C'est sans doute pourquoi la ville de Madurai fut bâtie à quelque distance des berges et l'on peut penser que les murailles reconstruites par les Nayaka au XVI^e siècle servaient aussi de protection contre les inondations. Un curieux récit fait état d'une brusque montée des eaux hors saison qui sauva la vie de Rous Peter, *collector* du district de Madurai de 1812 à 1828. Ce personnage haut en couleur est mort à Madurai et y fut enterré, après avoir vécu en grand prince, accumulant bijoux, armes et peintures en puisant allègrement dans la caisse du district. Surnommé ensuite « Peter Pandya » par les citadins, il est le sujet de plusieurs ballades vernaculaires, certainement sources du récit recueilli par une théosophe russe en 1884 (Blavatsky, 1885) : le texte raconte comment, une nuit, il put s'échapper de sa demeure en flammes en sautant par la fenêtre, miraculeusement sauvé par une brusque montée des eaux : sa maison se trouvant sur les rives du fleuve, il put ainsi se jeter sans dommage dans la rivière. Ce miracle fut interprété comme une intervention directe de la déesse protectrice de la ville, Mināksi¹*. C'est pourquoi il serait devenu un grand dévot de la déesse, lui offrant des dons personnels dans le grand temple qui lui est dédié, au centre de la ville².

1. Incarnation de l'épouse de Śiva*, Parvati. Son nom signifie « aux yeux de poisson ». Le grand temple de Madurai lui est consacré.

2. Un autre récit explique ce lien par un autre sauvetage miraculeux de la déesse, qui lui aurait permis d'échapper de justesse à la charge furieuse d'un éléphant pendant une partie de chasse (Francis, 1914).

Que cette histoire repose ou non sur un événement réel, elle n'est certainement pas inventée par les Européens qui la relatent et elle révèle à quel point l'inconstance de la rivière imprégnait l'imagination des habitants de Madurai, prompts à voir dans ses « caprices » une intervention divine.

Il faut noter que pour l'essentiel, ces crues étaient causées par des précipitations abondantes. Mais le régime « naturel » du fleuve fut profondément modifié avec la construction du barrage de la Periyar en 1896, qui détourna entièrement vers un affluent de la Vaigai une rivière du Kerala qui coulait à l'origine en direction de la mer d'Oman. L'objectif de ce chantier titanesque pour l'époque³, était de créer un large périmètre irrigué de 5 000 hectares dans la portion nord-ouest de la vallée, en amont de Madurai (Playne, 1915, p. 286). L'alimentation en eau de la ville dépendit ensuite moins des accidents climatiques que de l'action humaine, et comme les besoins des agriculteurs de l'amont furent désormais jugés prioritaires, le fleuve cessa définitivement d'atteindre la mer au moment où, paradoxalement, il bénéficiait d'une nouvelle source d'approvisionnement.

Mais que l'irrégularité de la mise en eau soit naturelle ou bien artificielle, la Vaigai, en tant qu'organisme fluvial, échappe à toute fonction « apaisante » devenue aujourd'hui dans les grandes villes comme un antidote au stress de la vie moderne. Invisible ou furieuse, la rivière paraît impuissante à créer un paysage que la ville pourrait s'approprier.

RIVIÈRE SOUTERRAINE ET VERDURE

Cependant, durant tout le XIX^e siècle, en dehors des quelques jours de réelle alimentation, la présence physique du fleuve ne se limitait pas à un large lit de sable. Subsistaient d'abord toujours quelques trous d'eau. Surtout, la rivière est souterraine toute l'année. Les habitants parlaient d'une rivière « qui coule en souterrain » (Blavatsky, 1885). Pendant la saison des pluies, elle débordait de son lit et ne mettait que trois ou quatre jours ensuite à s'assécher. Mais en creusant à 70 mètres de profondeur, on trouvait de l'eau à tout moment. En 1900, non loin de Madurai, « le lit du Vaikai (*sic*) est complètement sec, mais l'eau filtre par nappes souterraines, et, sur les deux rives, ces courants entretiennent une bande de splendide végétation » (Suau, 1900, p. 192).

Cette caractéristique explique les paysages verdoyants qui entouraient la ville de Madurai, dans une région plutôt sèche. Une gravure de 1835 représente ainsi une vue depuis le nord-est qui montre de grands arbres au premier plan, sous lesquels se reposent des groupes de voyageurs ou de paysans⁴. En 1878,

3. La digue de béton du barrage est toujours en place aujourd'hui et les craintes sur sa solidité alimentent une polémique entre les gouvernements du Kerala et du Tamil Nadu.

4. Floyd, "The Celebrated Hindoo Temples and Palace at Madura in the Southern Carnatic".

quand Cāmiṅātaiyar (Swaminatha Iyer)⁵ se rendit à Madurai pour la première fois, il apprécia particulièrement le paysage bucolique des berges de la Vaigai : « Les plantations de cocotiers très denses sur les deux rives de la Vaigai, l'étendue de sable dans le lit de la rivière et le cours d'eau qui y serpente, tout ceci formait une vision délicieuse. » (Cāmiṅātaiyar, 2008, p. 444). Cette verdure, héritée des époques précédentes, fut en partie entretenue par le gouvernement colonial : en 1858, des arbres furent plantés autour de la ville et sur les routes de Ramanathapuram et de Dindigul⁶ ; en 1885, la municipalité fit planter des arbres dans les rues⁷ et le plan municipal de 1886 laisse clairement apparaître des espaces boisés le long du fleuve⁸. Au début du xx^e siècle, un ouvrage destiné à présenter l'Inde du Sud décrivait ainsi la ville de Madurai :

Elle est située sur la rive sud de la rivière Vaigai et les gracieux palmiers qui surplombent le fleuve avec les sommets bleutés des collines de Pulney à l'arrière-plan et les hautes tours des différents temples intercalées au milieu se combinent pour produire l'un des plus beaux effets scéniques de la Présidence.
(Playne, 1915, p. 470)

Cette présence souterraine de l'eau, connue sans aucun doute de longue date, permettait à la rivière de s'incarner toute l'année dans de grands bassins sacrés. Le bassin du lotus d'or situé dans le grand temple de Mināksi et le bassin de Vandiyur (Mariamman *teppakulam**) construit par Tirumala Nayaka au xviii^e siècle à proximité de la rivière, en sont les principaux exemples. Ce dernier ouvrage, situé à deux kilomètres à l'est du grand temple, était la plus grande construction de ce type en Inde du Sud (il mesure environ 305 mètres de long sur 290 mètres de large). Selon la légende locale, il résulterait du trou creusé pour fabriquer les briques du palais. La découverte d'une image de Ganapati (Ganesh, le dieu à tête d'éléphant), aujourd'hui située dans le temple, aurait convaincu le roi d'en faire un bassin sacré. Bordé de grandes marches d'escalier (*ghat**), il dispose d'une île en granit en son milieu, où se trouvent

5. U.V Cāmiṅātaiyar (Swaminatha Iyer) est un lettré tamoul né en 1855 qui reçut d'abord une éducation traditionnelle, puis qui contribua largement à la redécouverte des œuvres littéraires tamoules du début de notre ère appartenant au corpus du Sangam, en collectant et en éditant de nombreux manuscrits. Son autobiographie, publiée entre 1940 et 1942 puis en 1950, a été traduite en anglais en 1990 par Kamil V. Zvelebil.

6. Madras Board of Revenue Proceedings (MBRP), lettre de Clarke, *collector* de Madurai, 28 février 1859, P/314/48, Oriental and India Office Collections (OIOC), British Library.

7. 04/10/1886, Madurai Budget Report for 1885-86, Madras Municipal and Local Proceedings (MMLP), OIOC.

8. « The Madura Town and Municipality, 1886 », Office of the Joint Director of Survey, Madras Central Survey Office, Chepauk, Chennai.

un *mandapam** (pavillon) et des jardins. Un ingénieux système de canaux souterrains l'alimentait. Les administrateurs britanniques du début du XIX^e siècle apprécièrent tellement ce lieu que le *collector* élit un temps domicile dans un bâtiment voisin prêté par le *raja* de Ramanathapuram. L'endroit était jugé « délicieux » par ses invités européens. Un missionnaire raconta même que le *collector* se rendait souvent sur l'île qui abritait un verger d'arbres fruitiers avec deux petits bateaux « pour des parties de plaisir »⁹. Sur un plan français de 1765, ce bâtiment était d'ailleurs nommé le « château de plaisance des rois », ce qui laisse supposer un usage précolonial de même type¹⁰.

Il ne faut donc pas limiter la présence de la rivière à Madurai au cours d'eau capricieux qui la longeait au nord : puits et canaux s'alimentaient toute l'année à cette mystérieuse présence souterraine qui la rendait peut-être d'autant plus sacrée. Le lit du fleuve était néanmoins le principal témoin de sa présence. Et, en toute saison, il constituait un obstacle qui confina longtemps la grande cité sur la rive sud.

LES DIFFICULTÉS DE LA TRAVERSÉE

Quand Pierre Suau entreprend de franchir le fleuve, à quelques kilomètres de Madurai, il note que ses bœufs « s'enfoncent dans le sable rose » (Suau, 1900, p. 192). Le lit à sec reste donc difficile à traverser, mais sans constituer un obstacle comparable à un large bras d'eau. Toute la difficulté, pour concevoir un aménagement des berges et de la traversée, vient du fait que le fleuve connaissait des crues, qui pouvaient être, comme nous l'avons vu plus haut, très soudaines et hors saison. Le fleuve n'est jamais très profond, mais il est alors très large (plus d'un kilomètre en aval de Madurai) et le courant peut être très fort.

Ses crues périodiques sont en fait si irrégulières qu'on ne peut jamais les prédire avec certitude ni compter dessus avec quelque sûreté. À cause de la pente de son cours, le courant de cette rivière est très violent. Ceci et le fait que le sable de son lit est mouvant sur la profondeur de quelques pieds font de sa traversée, même en eaux normales, une opération d'une difficulté considérable, avec parfois des conséquences mortelles.

(Rao, 1889, p. 2)

Il n'existait aucune construction facilitant la traversée à Madurai avant 1842. Sur le plan de 1757 (voir le plan 2 ci-après), un chemin est indiqué en

9. 76^e lettre du Père Garnier, 14 août 1841, *Lettres des nouvelles missions du Maduré*, t. I, Lyon 1839.

10. « Plan des attaques de la ville de Maduré ; Attaques du premier siège fait en 1763 ; Attaques du second siège fait en 1764 par le Ch. Marchand », gravé par Croisey, BNF, Collection d'Anville, 06978.

pointillé sur le fleuve, en face de la porte nord-est de la ville. Il marquait sans doute un gué, utilisable quand le lit était à sec. Mais l'accès à la grande cité pouvait être rendu presque impossible lors des crues. En avril 1847, le missionnaire John Chandler dut camper trois jours sur la rive nord, ravitaillé par des coolies qui venaient de la ville à la nage. Deux missionnaires vinrent finalement le chercher dans « un grand bateau panier de huit ou dix pieds de diamètre avec un mât de bambou au milieu pour s'accrocher. L'extérieur est recouvert de cuir. Des cordes sont accrochées sur tous les côtés et une douzaine de coolies les tirent en marchant et nageant » (Thurston, 1987, vol. III, p. 3).

Quelques années auparavant, le Père Garnier avait traversé de la même manière la Kaveri près de Tiruchirapalli¹¹. La Kaveri était d'ailleurs sujette, comme la Vaigai, à des crues soudaines : en 1841, il assista au sauvetage, par un éléphant, de prisonniers envoyés réparer une route et bloqués par une brusque montée des eaux¹².

À Madurai, il était donc peu pratique de s'installer sur la rive nord. Quand le *collector* élit domicile, en 1882, dans un ancien bâtiment des Nayaka qui s'y trouvait, c'est un éléphant du temple qui convoyait son courrier officiel pendant les crues (Francis, 1914, p. 264) ! L'utilisation des éléphants par les « Rajahs » pour effectuer la traversée est toujours mentionnée en 1900, en aval de Madurai, tandis que les simples habitants prenaient des radeaux composés de planches de bois posées sur des jarres retournées, poussés par trois ou quatre nageurs (Suau, 1900, p. 192). À Madurai même, seuls les coracles¹³ sont mentionnés. La longue attente des missionnaires en 1847 semble d'ailleurs indiquer que ces embarcations n'étaient pas aisément disponibles.

La rareté des épisodes de crue explique sans doute en partie l'absence de pont avant 1889. Mais il faut aussi ajouter que le fond sableux rendait particulièrement difficile le positionnement de piles solides pouvant résister aux forts courants. Une première chaussée fut construite par l'administration britannique entre 1838 et 1842, dans le cadre d'un programme ambitieux de réaménagement urbain. C'était certes une amélioration, mais le danger restait présent. Le texte qui accompagnait la publication d'une photographie de Linnaeus Tripe, prise en janvier-mars 1858 précisait¹⁴ :

Pendant la saison des pluies, des cordes étaient attachées aux piliers tout du long pour permettre aux piétons, qui marchaient dans l'eau quand la rivière était alimentée, de garder leur équilibre ou d'avoir la vie sauve en cas de soudaine montée des eaux,

11. 15^e lettre du Père Garnier, 15 novembre 1838, *Lettres*, 1839.

12. *Ibid.*, 70^e lettre, 15 octobre 1841.

13. Nom donné aux bateaux paniers décrits plus haut.

14. Traduction de l'auteur. Victoria and Albert Museum. Museum no: IS.38 :7-1889.

en s'accrochant à un poste jusqu'à ce qu'on leur porte assistance depuis la rive. En 1853, un convoi de chariots à grain qui traversait pendant la saison des pluies fut emporté par la soudaine montée de la rivière ; les conducteurs se sauvèrent en grim pant sur les piliers de pierre vers le sommet desquels la rivière s'éleva rapidement ; ils furent secourus avec difficulté.



FIGURE 1 :“The Causeway across the Vaigai River”, Tripe Linnaeus, January 1858-March 1858 (photographed), 1860 (published). V&A’s collections

Ce document unique offre une vue prise depuis la berge nord. La digue se présente comme une chaussée en pierre, assez large pour permettre le croisement de deux chariots, bordée des deux côtés par une quinzaine de piles de granit. Le fleuve est alors presque à sec, mais la rive sud paraît très verdoyante. En dehors d’un long pavillon de pierre situé sur la berge, le *gōpuram*¹⁵ qui surmonte l’entrée est du temple de Mināksi est le seul élément urbain qui émerge de la verdure, à l’arrière-plan.

On peut considérer que la construction de cette chaussée constitue le premier épisode d’une « conquête » du fleuve, par la ville. C’est au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle qu’elle put en effet s’étendre sur la rive nord, englobant progressivement cet espace sauvage et incertain dans l’espace urbain. Cette orientation, encouragée par les autorités coloniales et permise par les techniques nouvelles déployées par les ingénieurs britanniques, modifia profondément la vieille cité.

15. Haute tour sculptée qui surmonte les entrées des grands temples hindous en Inde du Sud.

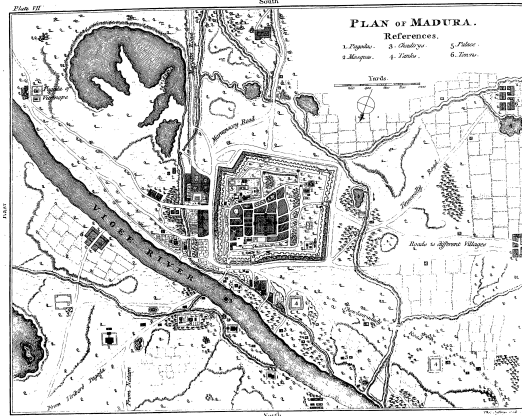


FIGURE 2 : plan de Marchand (Cambridge, 1761, p. 83)

LA VILLE À LA CONQUÊTE DU FLEUVE ? LE FLEUVE DANS L'ESPACE URBAIN AU XIX^E SIÈCLE

Le pays tamoul est marqué par l'ancienneté et la richesse de son armature urbaine. L'histoire urbaine de la région remonte à l'Antiquité et la culture tamoule s'est largement construite avec ou dans les villes. Aujourd'hui, il s'agit toujours de l'État le plus urbanisé de l'Union indienne. L'observation du semis urbain, tel qu'il apparaît au début de la période coloniale, montre une grande diversité des sites et des situations urbaines (Viguié, 2008). Beaucoup d'agglomérations disposaient de protections, murs de terre ou murailles de pierre. Certaines, comme Tiruchirapalli, Tanjavur ou Madurai, capitales politiques des principaux royaumes, étaient entièrement ceintes de solides fortifications, protégées par des bastions et un fossé. L'espace urbain y était clairement le résultat d'aménagements royaux successifs. Comment le pouvoir colonial endossa-t-il cette responsabilité tout au long du XIX^e siècle ? À Madurai, trois phases distinctes modifièrent de manière importante la place occupée par la Vaigai au sein de l'espace urbain.

AVANT 1837 : LA VILLE DES NAYAKA

Le plan de Madurai, au début du XIX^e siècle, correspond à la ville reconstruite entre le XVI^e et le XVII^e siècle par les Nayaka¹⁶. C'était une cité entièrement fortifiée qui semblait tourner le dos au fleuve, comme le montre bien le plan de 1757. Les murailles étaient entourées d'un fossé à demi rempli d'eau. L'espace

16. Le fondateur de la dynastie des Nayaka de Madurai, Visvanatha, rebâtit l'ancienne fortification des Pandya en 1550. Au XVI^e siècle, la ville de Tiruchirapalli la remplaça un temps comme capitale. Mais Tirumala Nayaka revint au XVII^e siècle à Madurai, où il fit reconstruire en partie l'ancien temple dédié à la déesse Mināksi, un grand palais entouré de jardins, ainsi que le grand *teppakulam*.

bâti était concentré autour du grand temple de Mināksi, tandis que le palais de Tirumala et ses jardins occupaient un vaste terrain au sud-est. À l'extérieur des murailles, quelques constructions sont représentées près de la porte orientale, le long de la route qui mène au grand *teppakulam*. Une mosquée est indiquée au nord-est, entre le fort et le fleuve. Aucun tracé particulier ne témoigne d'un aménagement des berges, en dehors de quelques chemins qui y aboutissent et de la présence, au milieu du lit, du *Nirali maṇḍapam*. Nous verrons qu'il jouait un rôle important dans le calendrier festif de la cité.

Sur la rive nord, le hameau musulman de Goripalaiyam ne paraît pas encore développé, mais une mosquée est signalée sur le plan. Une *choultry*¹⁷ correspond certainement au Tamakkan (mot qui signifie « palais d'été » en télougou), un bâtiment construit au xvii^e siècle. Les habitants racontaient, au xix^e siècle, qu'il avait servi à des combats de gladiateurs au temps des Nayaka (Nelson, 1989, p. 168). Sa présence montre en tout cas que la rive nord de la rivière avait pu être associée à la grande cité, au moins périodiquement. Ce bâtiment, à l'origine un simple dôme reposant sur des piliers carrés puis fermé par des murs sur deux étages, fut donné dès 1782 par le *nawab* d'Arcot au trésorier européen de la ville, Johnson. Il aurait demandé à s'y installer pour fuir sa maison urbaine du fort qu'il trouvait insalubre. Le *collector* britannique Hurdis y vécut ensuite de 1802 à 1806 puis le revendit au gouvernement qui l'utilisa comme cour de justice avant la réfection du palais dans les années 1840¹⁸.

LES TRAVAUX DE JOHN BLACKBURNE ET L'OUVERTURE DE LA VILLE SUR LE FLEUVE

Au milieu du xix^e siècle, Madurai était une ville d'environ 30 000 habitants. Il n'y eut pas de bouleversement majeur de l'espace urbain avant 1842. Si la ville était devenue un chef-lieu de district dès 1801, elle n'avait plus qu'un rôle de relais administratif au sein du système colonial. En 1841, elle perdit sa garnison et à cette date, seule une dizaine d'Européens y résidaient. C'est en 1837, après une nouvelle épidémie de choléra, que le *collector* J. Blackburne imagina un plan d'assainissement pour la ville. Respectant les conceptions hygiénistes de l'époque, il voulut surtout favoriser la circulation de l'air, les « mauvais miasmes » étant à l'époque jugés responsables des épidémies. Pour cela, le rempart fut abattu, le fossé comblé et deux rues périphériques créées à leur emplacement. Ces grands travaux, d'une ampleur tout à fait unique dans le pays tamoul de l'époque, durèrent plus de dix ans. Ils permirent également

17. Ce terme désigne normalement une pension pour pèlerin, mais les Européens l'utilisent aussi pour mentionner des bâtiments publics.

18. Ensuite, il fut attribué comme résidence au juge qui refusa d'y vivre à partir de 1871, sans doute à cause de son isolement malcommode. Nous avons vu plus haut que le *collector* y vécut à partir de 1882.

l'élargissement des rues principales et l'amélioration de leur drainage (Viguiier, 2011). En 1846, 1 741 nouveaux bâtiments étaient déjà construits à l'emplacement des anciens remparts¹⁹.

Le plan municipal de 1886 montre l'extension de la surface bâtie au cours de la période suivante, notamment en direction du fleuve, dans la zone située à proximité de la nouvelle chaussée²⁰. C'est dans cette zone inondable qu'avaient été relogés de nombreux intouchables en 1844, après avoir été expulsés du terrain qu'ils occupaient au cœur de la ville²¹, leurs huttes misérables ne pouvant plus être tolérées dans un centre-ville embelli. Ils y rejoignirent les Vannan (ou *dhobi** – blanchisseurs) et les forgerons, que leurs activités polluantes avaient relégués depuis longtemps hors des murs de la ville. La présence musulmane dans l'est de la cité semble aussi s'être renforcée, avec la construction de plusieurs mosquées²².

L'EXTENSION DE LA VILLE SUR LA RIVE NORD

La digue qui traversait la rivière depuis 1842 fut réparée en 1884 (Francis, 1914, p. 222). Elle continua d'être utilisée après la mise en route du premier pont, en 1889. Mais l'extension de la ville au-delà du fleuve ne commença qu'avec l'ouverture de ce pont, longtemps attendu, qui fut construit en grande partie grâce à des fonds récoltés par souscription publique. Si les autorités coloniales avaient souvent du mal à susciter la générosité de riches mécènes pour des projets urbains, les ponts étaient des entreprises populaires qui attiraient les dons. La première initiative dans ce domaine fut celle du *raja* de Tanjavur en 1834 : deux ans après la construction d'un pont sur la Kaveri par le gouvernement à Kumbakonam²³, il finança la construction d'un splendide pont à cinq arches elliptiques sur la Vennar, qui était à l'époque le plus grand pont de l'Inde²⁴. Plusieurs ponts furent ensuite construits grâce à des souscriptions et à une implication forte de certains riches notables dans le district de Tirunelveli, à l'extrême sud de la péninsule²⁵. Le lien entre les ponts et des rivières considérées

19. Madura Collectorate Record (CR), lettre du 23/04/1846, vol. 5342, pp. 300-309. Tamil Nadu State Archives (TNSA), Chennai.

20. *Ibid.*, "The Madura Town and Municipality, 1886".

21. Madura CR, Report dated 24/02/1845, vol. 5340A, p. 174-8, TNSA, Chennai.

22. 9 122 musulmans vivaient à Madurai en 1901 sur 105 000 habitants, soit 8,6 % des habitants.

23. C'était un pont en brique avec cinq arches semi-elliptiques. "Reports, correspondance and original papers on various professional subjects connected with the duties of the corps of Engineers Madras Presidency", Madras Proceedings, Public Works, vol. I, 1859, W5599, OIOC, BL.

24. *Asiatic Journal*, vol XIII, New Series, no 3, 1834, p. 165.

25. *Asiatic Journal*, vol XIII, n. 60.

comme sacrées donnait sans doute à l'entreprise un prestige singulier, au même titre que la construction ou la réparation des bassins et des *ghat*. Mais, ancré dans la modernité de l'époque, ce pont de Madurai, toujours en fonction, reçut le nom du prince Albert Victor de Galles qui était censé l'inaugurer.

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle, la population de Madurai s'accrut rapidement, atteignant 87 000 habitants en 1881 et 105 984 en 1901. Dès 1886, alors que le pont était encore à l'état de projet, la municipalité envisageait d'acheter des terrains sur la rive nord qui, une fois viabilisés, pourraient être revendus aux enchères, car elle prévoyait « *a great rush towards the north bank of the river* » qu'il faudrait réguler²⁶.

Le plan de la municipalité de 1906 montre effectivement une agglomération qui s'étend de part et d'autre du fleuve, formée de trois quartiers : l'ancien fort, considéré désormais comme le « centre sacré », autour du grand temple, restait la zone la plus peuplée. À l'est, des bungalows européens occupaient de larges terrains longeant la route qui conduisait au *teppakulam* de Vandiyur (291 Européens, Américains ou Eurasiens vivaient à Madurai en 1901), aux côtés de nombreuses petites maisons. Surtout, un nouveau quartier était en train de se développer au nord de la Vaigai avec les résidences et les bureaux des fonctionnaires, à proximité de l'hippodrome construit près du vieux Tamakkan qui avait ainsi conservé à ce lieu son usage originel d'espace de loisir. Aujourd'hui, cette zone demeure le quartier administratif d'une ville qui compte 1,3 million d'habitants, tandis que le quartier proche de la rivière, sur la rive sud, est un espace dégradé où vivent surtout les blanchisseurs et les musulmans.

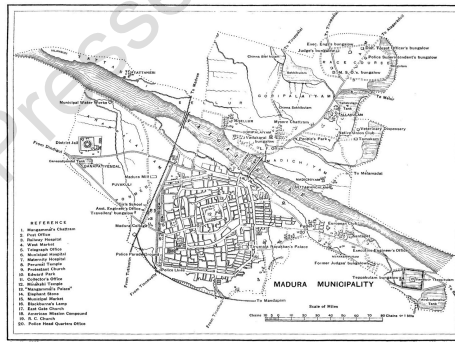


FIGURE 3 : plan municipal de 1906 (Francis, 1914)

REPRÉSENTATIONS ET USAGES CITADINS DU FLEUVE

Quelles conséquences eurent ces transformations sur la manière dont les habitants de Madurai vivaient leur proximité quotidienne avec la Vaigai ?

26. 09/02/1886, Madura Budget Estimate, Madras Municipal and Local Proceedings (MMLP), OIOC, BL.

Les sources vernaculaires qui permettraient de reconstituer, ne serait-ce que partiellement, à la fois les images que les citadins du XIX^e avaient du couple ville/fleuve et les usages qu'ils en faisaient manquent malheureusement. Paradoxalement, nous disposons d'informations qui paraissent bien plus détaillées sur la situation de la ville antique grâce à la littérature tamoule classique. Si l'on sait que les fêtes qui, aujourd'hui encore, mobilisent la population locale autour du fleuve, étaient bien célébrées au XIX^e siècle, nous disposons de peu de témoignages de l'époque ; si bien que la tentation si courante de considérer les pratiques contemporaines comme la continuation de traditions « immémoriales » est particulièrement forte, d'autant qu'elles s'appuient sur des textes médiévaux qui mettent en scène les divinités protectrices de Madurai. C'est donc avec prudence que je présenterai ici les éléments d'un puzzle impossible à achever.

UN FLEUVE SANS BATEAUX

Du point de vue pratique, le fleuve Vaigai n'était utile aux habitants, au XIX^e siècle, que par ses ressources en eau. Il est évident que son cours imprévisible ne pouvait permettre un usage régulier pour la navigation, comme c'est le cas dans les grandes villes de l'Inde du Nord. La situation était-elle différente dans l'Antiquité, au moment où la ville devint la capitale politique des Pandya ? Le *Silappadikāram* (*Roman de l'Anneau*), une épopée tardive (VII^e siècle) qui fait partie du cycle narratif de la littérature du Sangam évoque la présence d'un port fluvial à Madurai lors de l'arrivée des héros dans la cité :

Ils évitèrent les quais encombrés où étaient amarrés des navires, certains en forme de chevaux, d'autres pareils à des éléphants ou des lions. Accompagnés de la sainte, ils passèrent le fleuve sur un radeau et arrivèrent sur la rive sud dans un jardin parfumé de fleurs rares.

(Ilango, 1961, p. 99)

À l'époque, la Vaigai se jetait bien dans l'océan comme le chante un poème du *Paripāṭal* traduit par François Gros (1968, p. 154) :

Des rives à la mer, de la montagne à la mer, en lignes serrées,
l'eau donne l'écume ;

Écumant, descendant par chaque écluse, le flot déferle sur les
berges et va rejoindre les rouleaux de la mer ; (...)

Les fouilles menées depuis 1987 ont permis de découvrir à Alangakulam le site d'un ancien port situé à son embouchure, qui était peut-être relié à Madurai (Kasinathan, 1994). Il est aussi possible que la ville antique occupa alors un autre site, ou que la rivière ait changé de lit. Il est impossible de savoir si la

disparition de la circulation fluviale s'explique par un changement radical dans le cours et le régime des rivières de la région ou si les poèmes reconstituaient une ville de fiction, en résonance avec la description du port maritime de Puhar. De toute façon, Jean Deloche a montré dans son étude sur la circulation en Inde que la batellerie n'avait pas été développée en Inde du Sud, même là où la possibilité existait, comme sur la Narmada ou la Godavari (Deloche, vol. II, p. 6). Sur la Kaveri, il existait, pendant les hautes eaux, une navigation mal connue. En 1800, le *collector* de Coimbatore réclamait 250 *pagoda* pour construire de nouveaux « bateaux » pouvant circuler sur la Kaveri²⁷. Les marchandises, en particulier du riz et du charbon de bois, étaient amenées du district de Koyamuttur (Coimbatore) jusqu'au delta grâce à des coracles. Vers 1825, on en comptait cinquante à Tiruchirapalli qui, au moment des crues, descendaient les différents bras du fleuve en transportant du riz. Arrivés à destination, ils étaient démontés, les bambous vendus et les peaux conservées pour un autre voyage (Cordier, 1971). En 1888, Nicholson, l'auteur du *Coimbatore District Manual* fit le voyage de Bhavani jusqu'à Erode dans un vaste coracle. Et, au début du xx^e siècle, les élèves du collège de Kumbakonam traversaient la rivière dans des coracles assez grands pour contenir vingt personnes (Hornell, 1946, p. 94).

Mais la Vaigai n'avait pas la puissance de la Kaveri et son alimentation était bien moindre durant l'année. Il est donc très peu probable qu'elle ait servi de voie de transport au xix^e siècle, même de manière saisonnière.

DRAINAGE ET EAU POTABLE

À Madurai, la rivière était donc uniquement utilisée pour trois grands types d'usages : l'approvisionnement en eau potable, le drainage des rues et le nettoyage.

Si le linge pouvait être lavé directement dans les trous d'eau qui occupaient le lit toute l'année comme c'est encore le cas aujourd'hui (figure 4), l'approvisionnement en eau potable était assuré par de nombreux puits qui puisaient dans la nappe phréatique et par des bassins connectés à un réseau de canaux venant de la rivière. Sur un plan de 1683, un canal souterrain paraît alimenter la ville (Langles, 1821, p. 98).

À l'époque précoloniale, ces réservoirs étaient, dans toutes les grandes villes de la région, sous la responsabilité des gouvernements indigènes ou des temples. Durant la première moitié du xix^e siècle, alors que les autorités coloniales se désintéressaient des villes dont elles ne tiraient que peu de revenus, les canaux cessèrent d'être entretenus et les bassins se dégradèrent. Leur entretien ne dépendait plus que de la générosité épisodique de quelques notables locaux, souvent employés de l'*East India Company*. Le rôle des grands temples

27. Coimbatore District Record, 24/03/1800, vol. DXCI, pp. 106-111, TNSA, Chennai.

en matière d'adduction d'eau et de drainage s'accrut pendant cette période, car c'étaient les seules institutions disposant de fonds importants dans les villes, en l'absence de toute organisation municipale.



FIGURE 4 : *Dhobi* dans le lit de la Vaigai à Madurai (août 2012). Cliché de l'auteur

À partir de 1866, il revint à la municipalité nouvellement établie la responsabilité de superviser directement les travaux de cette nature. Comme partout dans la présidence de Madras, les moyens dont disposaient les conseils municipaux étaient très insuffisants pour financer des aménagements aussi coûteux et il leur fallait impérativement obtenir en sus des subventions exceptionnelles que le gouvernement rechignait toujours à accorder. Si bien que dans les années 1870, si plusieurs autres projets furent discutés, rien ne fut mis en œuvre. On s'orienta alors vers l'utilisation plus pérenne du cours d'eau souterrain du fleuve et, en 1884, des travaux de grande envergure furent planifiés sous l'impulsion du *collector* Crole. Un puits en maçonnerie fut creusé dans le lit de la Vaigai près du grand *teppakulam* afin d'accéder au cours souterrain jugé abondant de la rivière et une pompe à vapeur fut installée pour amener l'eau jusqu'à une citerne en fer placée à huit mètres au-dessus du sol. Cette eau devait également alimenter le bassin du lotus d'or du temple de Mināksi par des conduites financées par le temple. Cette réalisation apparut d'abord comme un grand succès, même si la haute crue de novembre 1884 causa quelques dommages. L'année suivante, une plus grosse pompe fut installée, un autre puits creusé, relié au premier, et l'on posa de plus grands tubes. Une deuxième citerne fut également installée au sud de la ville²⁸. En 1888, après la construction d'un troisième puits, des conduites furent posées dans 17 rues qui concentraient alors 2/5^e de la population urbaine. La dépense totale avait finalement été de 70 000 roupies²⁹.

28. En 1886, le *collector* Crole estimait que les travaux réalisés permettaient d'alimenter un tiers de la population urbaine en 15 points d'eau (09/02/1886, Madura Budget Estimate, MMLP, OIOC, BL).

29. Il faut noter que les hautes castes refusèrent pendant plusieurs mois de se fournir en eau par ce moyen. 15/12/1888, Madura Budget Report, 1887-88, MMLP, OIOC, BL.

Mais la rapide croissance de la ville généra une demande accrue en eau et il fallut envisager des travaux plus ambitieux. L'ingénieur sanitaire de la Présidence proposa alors de capter l'eau en amont, jugeant qu'elle y serait plus abondante et plus propre. En 1892, le gouvernement de Madras accepta de fournir la moitié de la somme nécessaire, le conseil municipal devant emprunter 196 000 roupies. Un mur de barrage fut donc construit en profondeur, avec une galerie filtrante juste au-dessus. L'eau ainsi récupérée alimentait un puits sur la rive. Des pompes à vapeur permettaient de l'élever pour qu'elle redescende vers la ville par gravitation. Le système entra en fonctionnement dès mai 1894, mais l'ingénieur avait joué de malchance : une rangée de rochers traversait le lit de la rivière un peu au-dessus du barrage et dérivait l'eau souterraine vers le sud. Elle retrouvait ensuite son chemin vers la rivière en aval du mur du barrage !

Pour résoudre ce problème imprévu, la galerie filtrante fut déplacée au-dessus du lit pour un coût additionnel de 22 000 roupies, mais ceci améliora peu la situation. En février 1895, un canal de collecte fut creusé sur un kilomètre en amont du barrage. Pourtant en 1899, il fallut accroître temporairement l'alimentation pendant la saison sèche en ouvrant les écluses de sable dans le « Chittanai Anicut » et en déversant un peu de l'eau du Periyar dans la rivière, une méthode contestée, car l'eau du Periyar devait principalement servir à l'irrigation en amont de Madurai. Si bien qu'au début du xx^e siècle, après beaucoup de discussions, 132 000 roupies furent provisionnées pour creuser une tranchée de trois kilomètres dans le lit du fleuve, à travers la barre rocheuse et poser une nouvelle conduite (Francis, 1914, p. 222).

On voit ici que l'approvisionnement en eau potable, qui demeure un énorme défi dans l'Inde contemporaine (particulièrement en Inde du Sud pendant la saison sèche), fut loin d'être résolu au xix^e siècle. Il en fut de même de la question du drainage, pourtant considérée comme encore plus cruciale par les autorités coloniales dans la lutte jugée prioritaire contre les épidémies. À Madurai, le choléra frappait en effet presque chaque année et la croissance urbaine s'accompagna d'une densification qui aggrava le problème du drainage. Lors des travaux de transformation de la ville entrepris entre 1837 et 1847, les canaux de drainage hérités de l'époque précoloniale, jugés de bonne qualité, furent réparés, tandis que d'autres furent créés dans les rues nouvelles. En 1855, l'idée d'un vaste *Water Project* fut lancée, mais ce dernier était toujours à l'état d'ébauche en 1858. Les autorités locales réalisèrent alors que les canaux qui venaient d'être creusés dans la ville avaient été mal conçus et qu'ils ne permettaient pas l'évacuation des déchets. Or les nouveaux travaux envisagés devaient les relier à la Vaigai de manière à pouvoir nettoyer la ville pendant les crues. Pour que ce processus soit efficace, il fallait donc refaire le niveau de tous les canaux construits (Francis, 1914, p. 220) ! L'ampleur de la tâche et son coût découragèrent sans doute les initiatives : en 1861, rien n'avait encore été entrepris. Il fallut attendre 1902 pour voir s'achever le drainage de la partie intérieure de

la rue de Māci (correspondant au carré central de l'ancienne ville fortifiée), après une dépense de 23 000 roupies. L'eau récupérée dans ces canaux devait théoriquement irriguer des champs de canne à sucre. Mais la dépense prévue, jugée par le gouvernement au-dessus des moyens de la municipalité, fut revue à la baisse pour toute la ville.

Le bilan, au début du xx^e siècle, était donc loin d'être satisfaisant. Alors que Madurai allait faire face à une croissance exponentielle au cours de la période suivante, le gouvernement colonial s'était montré incapable de prévoir d'une manière durable un système efficace d'adduction d'eau et d'assainissement. Il est vrai que les difficultés techniques étaient particulièrement importantes sur ce site. Mais les premiers travaux, qui engloutirent pourtant des sommes importantes, souffrirent surtout d'un amateurisme évident, du manque de main-d'œuvre et aussi de l'important *turn-over*, caractéristiques de l'administration coloniale : les *collector* avaient leurs propres idées des améliorations à apporter sans compétences techniques et les seuls ouvriers dont Blackburne put disposer furent les prisonniers (parce que c'était une main-d'œuvre gratuite). Que pensaient les habitants de ces errements ? Réclamaient-ils davantage d'efficacité ? Les archives dévoilent surtout leur hostilité à toute imposition supplémentaire, en particulier à l'instauration d'une *water tax*³⁰. Et l'inefficacité des travaux engagés ne favorisa certainement pas la popularité des municipalités et le prestige de ceux qui les dirigeaient ! La petite élite indienne sollicitée pour prendre en main les affaires municipales préférait s'investir dans les comités qui géraient le temple ou, à partir des années 1890, envisager une carrière dans la capitale provinciale.

Car les dépenses consenties pour l'organisation des grandes fêtes religieuses urbaines contribuaient de manière bien plus évidente à construire une identité urbaine enracinée dans une culture locale dont on pouvait être fier. Et dans ce cadre, le fleuve conserva toute sa place : comme ailleurs en Inde, la Vaigai est aussi un fleuve sacré.

FLEUVE SACRÉ ET FÊTES URBAINES

Dans la littérature classique tamoule comme le *Paripāṭal* ou le *Silappadikāram*, le lien entre les habitants de Madurai et le fleuve est surtout profane. Des poèmes à la gloire de la Vaigai décrivent la manière dont les citadins accueillent les crues de la rivière, les jeux d'eau qui sont aussi des jeux érotiques qu'il faut replacer, pour les comprendre, dans le cadre très codifié d'une carte du tendre qui faisait du paysage de plaine le lieu des brouilles entre amants³¹. Mais

30. En 1888, une taxe était imposée pour les maisons situées à moins de 150 yards (137 mètres) d'un robinet. 15/12/1888, Madura Budget Revue for 1887-88, MMLP, OIOC. En 1889, cela concernait 3 043 maisons et rapportait 4 979 roupies.

31. *Le Paripāṭal*, 1968, introduction de François Gros.

ces textes ayant été oubliés jusqu'à leur redécouverte à la fin du XIX^e siècle (le *Paripāṭal* fut édité pour la première fois par Cāmiṇātaiyar en 1918), ils ne pouvaient pas nourrir encore l'imaginaire des citadins de Madurai durant notre période.

La déification de la rivière et son assimilation au Gange au cours des périodes postérieures à l'époque du Sangam, donnèrent une nouvelle signification aux rituels conduits sur ses berges. C'est certainement la littérature de la *bhakti* des *talapurāṇam* médiévaux qui guidait alors la vision que les habitants de Madurai avaient du fleuve et c'est en rejouant périodiquement les mythes qu'elle raconte qu'ils le sacralisaient. Ces textes évoquent la capitale des Pandya, dédiée au couple divin Śiva et Mināksi, comme indissolublement liée à la Vaigai devenue l'un des fleuves sacrés de l'hindouisme. Cette interdépendance entre la ville et le fleuve est notamment mise en scène dans les 64 Jeux de Śiva à Madurai (Dessigane, 1960³²). La Vaigai entre en scène dans le huitième jeu, au moment du mariage de la fille du roi Pandya Kulacekara (Mināksi) et de Śiva. Pour désaltérer Kuntotaran, un géant invité par Śiva pour terminer les restes du banquet, il demande à la déesse Ganga de descendre de sa chevelure sous la forme de la rivière Vaigai. Lors de cette descente, telle une crue, elle déracine tous les arbres et emporte avec elle les lions, les tigres, les éléphants, les cerfs, les chasseurs et leurs huttes. Kuntotaran arrête le flot de ses bras et boit autant qu'il peut pour tarir les flots furieux.

Un autre texte du *Periyapurāṇam* raconte la vie du poète dévot Manikkavacakar qui vécut entre le VIII^e et le IX^e siècle et met en scène Śiva s'incarnant en simple travailleur pour participer à la réparation de la digue qui doit protéger la ville d'une crue soudaine (Parmeshwaranand, 2001). Ce récit est mis en scène chaque année au cours de la fête d'Avani Mulam, en septembre.

Plusieurs autres grandes fêtes religieuses étaient l'occasion pour les habitants de Madurai de se rendre collectivement à la rivière ou au grand *teppakulam* et de revivre ces mythes. La plus importante était et reste sans doute la grande fête qui célèbre le mariage de Mināksi et de Sundaesvarar (Śiva) pendant le mois tamoul de Cittirai (mars-avril). De grandes processions se déroulent alors dans les rues de la ville et le couple divin est conduit jusqu'au *Nirali maṇḍapam* situé dans le lit de la rivière, accompagné par une foule joyeuse qui se baigne dans le fleuve ou lave des vêtements fraîchement teints.

32. Ce texte s'appuie sur deux manuscrits en tamoul et un manuscrit en sanskrit datant du XII^e et du XVI^e siècle.

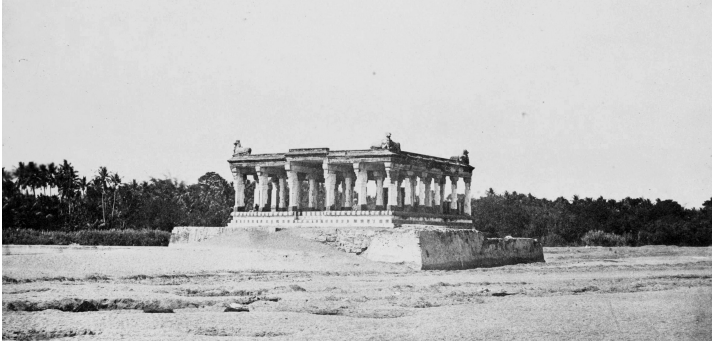


FIGURE 5: “The Neerali Mundapam”,
Tripe Linnaeus, January 1858-March 1858 (photographed),
1860 (published), V&A’s collections, IS.38 :8-1889.

Texte qui accompagnait le cliché :

“The Neerali Mundapam, is situated in the bed of the [Vygay] River and used on the occasion of an annual festival for the resting place of the god Sundareshwara (an incarnation of the Hindu god Shiva) and his consort Minakshi.”

Au même moment se tient le festival d’Alagar (Viṣṇu*) : Alagar, accompagné par une foule de Kallar (qualifiées de « castes de voleurs » par les autorités coloniales) et de dévots de basses castes depuis le temple d’Alagarkovil situé à 24 kilomètres au nord-ouest de Madurai, est porté jusqu’à Vandiyur, près de la Vaigai, aux portes de Madurai.

À l’origine, le mariage divin était célébré durant le mois de Māci (février-mars). Le rapprochement des deux fêtes au xvii^e siècle permit d’associer la population remuante et difficile à contrôler des Kallar à la grande fête urbaine, même si la séparation était maintenue puisqu’Alagar n’entrait pas dans la cité : selon un mythe tardif, Viṣṇu arrive trop tard pour assister au mariage de sa sœur et, dépité, il refuse de traverser la rivière (Hudson, 1977). Remarquons que la rivière faisait ici office de limite entre le monde rural et jugé dangereux des Kallar et le monde urbain. Les deux divinités venaient s’y baigner, mais à des moments différents.

D’après un rapport de 1868, la population de la ville doublait pendant cette grande fête, qui s’accompagnait d’une foire aux bestiaux se tenant à proximité du fleuve³³. En 1847, le *sheristadar*³⁴ du district finança d’ailleurs l’aménagement d’un bassin et d’un jardin près de la Vaigai, pour accueillir la foule qui

33. J.L. RANKING, “Madras Fairs and Festivals”, V/27/840/28, OIOC, BL.

34. Dans l’Inde britannique, le *sheristadar* est un fonctionnaire indigène de premier rang, en poste dans une cour de justice ou sous les ordres du *collector*.

participait à cette foire périodique³⁵. En 1886, le temple de Minākṣi et le *District Board* fournirent respectivement 7 000 et 2 700 roupies afin de construire un réservoir de pierre sur la rive nord pour cette foire aux bestiaux³⁶.

L'autre grande fête de la ville se déroule encore aujourd'hui pendant le mois de Tai (janvier-février), autour du grand *teppakulam* de Vandiyur. C'était le moment de l'année où, à l'issue de la saison des pluies, le grand bassin alimenté par l'eau de la Vaigai était assuré d'être rempli. En 1842, la fête aurait rassemblé 50 000 personnes³⁷. Le clou en fut une grande procession de dix immenses chars. À l'arrivée, le couple divin fut promené sur le bassin illuminé, le soir venu, par 30 000 lampes. La fête se termina par un feu d'artifice et un spectacle mettant en scène le combat de deux faux éléphants fabriqués en bambous couverts de tapis et portés par dix à quinze hommes. Comme pour la fête de Cittirai, la foule présente venait des campagnes environnantes autant que de la grande cité, et la plaine était « couverte de chars et de bœufs ».

En dehors des fêtes organisées selon un calendrier précis, bien d'autres occasions pouvaient mener les habitants de Madurai sur les rives de la Vaigai : il y avait là un espace disponible pour des rassemblements, alors même que la ville, comme les autres centres urbains du pays tamoul, ne disposait pas de places publiques. Des *cattiram** y étaient bâtis permettant d'accueillir les pèlerins, comme celui qu'érigea en 1844 le *gomastah* (agent) du bureau de l'*Huzur sheristadar* (premier employé indien du *collector*)³⁸. Est évoqué plus haut le voyage que Cāmiṅātaiyar fit à Madurai, en 1878. Un passage de son autobiographie raconte la manière dont se fit l'arrivée en ville de Cuppiramaniyar Tecikar, le très renommé et très respecté chef du grand monastère (*math*) shivaïte de Tituvavaduturai qu'il accompagnait ainsi qu'une suite de disciples. Le groupe s'installa d'abord dans le temple situé à l'ouest du bassin de Vandiyur, embelli pour l'occasion. Après une cérémonie religieuse, de nombreux mendiants et pauvres gens furent nourris aux alentours. Le lendemain matin, Venkacami Nayutu, le secrétaire général du bureau du *collector* de la ville de Madurai, vint avec « un corps représentatif de citoyens », pour inviter Tecikar à entrer dans la ville avec tous les honneurs qui lui étaient dus. « Une *choultry* située sur la rive sud de la Vaigai avait été préparée pour sa réception. Toute la zone était décorée par des pavillons et des tentes, occupant un large espace tout autour. » (Iyer, 2008, p. 443-444).

35. MBRP, 08/04/1847, P/307/20, p. 5358, OIOC, BL.

36. 04/10/1886, Madura Budget Report, MMLP, OIOC, BL. Une somme était réservée chaque année à l'accueil de cette foire par la municipalité.

37. 78^e lettre du Père Garnier. 10 mars 1842, *Lettres des nouvelles missions*.

38. Il utilisa pour cela 550 mètres des pierres du fort. Madras Proceedings, Public Works, 22/10/1844, P/283/22, p. 1158. OIOC, BL.

LES ABORDS DU FLEUVE DÉLAISSÉS ?

En dehors de ces moments exceptionnels, il est difficile de savoir selon quelles modalités les habitants fréquentaient les bords du fleuve. Nos sources ne précisent pas s'ils allaient quotidiennement à la rivière pour leurs ablutions, comme c'était le cas près de la Kaveri par exemple (le père de Cāmiṇātaiyar refusa le départ de la famille vers Madras, car il ne voulait pas renoncer à son bain quotidien dans la rivière sacrée à Kumbakonam où elle vivait). Aucun *ghat* aménagé n'a subsisté près de la Vaigai et la photographie prise en 1858 n'en montre pas. Comme le fleuve était presque à sec la plupart du temps, on peut supposer que les membres de hautes castes utilisaient plutôt les bassins des temples, alimentés par l'eau du fleuve. Par ailleurs, comme les lieux de crémation et le cimetière musulman se trouvaient à proximité de la rivière, les processions funéraires devaient y aboutir. Des recherches supplémentaires sur la localisation de ces espaces devraient être menées pour aborder avec davantage de précision les pratiques quotidiennes.

Il paraissait cependant loin le temps de ces jeux d'eau auxquels participaient tous les habitants de la cité, « occasions de rencontres amoureuses et de brouille », décrits par le *Paripāṭal* (selon la traduction de Gros, 1968) :

Chant XII :

Elle est venue attaquer les remparts de Maturai, répandant les fleurs à foison ;
La rivière Vaiyai aux eaux fraîches et belles ! À cette nouvelle,
Les femmes se couvrent de parures à l'éclat éclatant de l'éclair ;
(...)

La foule des spectateurs est venue former une berge pour la Vaiyai ;
La crue s'élève à déborder les berges ; et c'est comme si elle s'était emparée
De tout le flot d'amour de ceux qui la regardent.

Un saut de quelque deux mille ans nous conduit dans la ville à la fin de l'époque coloniale grâce aux souvenirs de l'écrivain et artiste Manohar Devadoss (2007). Pour lui, la Vaigai est d'abord un nom « inchangé depuis 2 200 ans », un mythe, avec l'histoire du géant Kuntotaran, un cours d'eau qui vient de la montagne, de ces lieux où les éléphants sauvages vivent dans des forêts, où poussent les thiers, la cardamome, les caféiers et les orangers. Il s'attriste sur son flot tari par les travaux en amont, sur l'exploitation de son sable qui rend le lit argileux et propice aux mauvaises herbes. Par un dessin à la plume, il représente les enfants jouant autour du *Nirali maṇḍapam* en ruine et se souvient de

sa jeunesse, quand il était entouré d'un beau sable propre et de ruisseaux alimentés par des puits artésiens et qu'il venait y jouer et y contempler le paysage (Devadoss, p. 34). Il évoque aussi une promenade avec ses camarades d'école dans le lit de la rivière, un jour de décembre des années 1950, à la recherche de monnaies anciennes (grecque, romaine, de l'époque pandya ou nayaka), décrit la végétation luxuriante des berges, l'eau qui brille comme de l'argent et le retour à la nuit tombée vers le brouhaha de la ville (Devadoss, p. 38). Ici, la rivière permet, aux portes de la ville, une escapade en pleine nature et les jeunes gens en rapportent, non pas de l'or, mais « des souvenirs dorés ».

Ces descriptions nostalgiques d'un monde perdu semblent conférer au fleuve la capacité à ouvrir un espace d'harmonie heureuse, au sein de la nature (fonction classique du fleuve), mais aussi à arrêter le temps, réintégrant dans l'imaginaire citadin le riche passé antique et profane longtemps oublié, témoin d'une longue histoire et lieu où se rejouent les mythes, un monde marqué par le lien indissoluble ville/fleuve.

CONCLUSION

Les transformations que connut la ville de Madurai à l'époque coloniale modifièrent la place du fleuve dans l'espace urbain puisque la destruction des remparts, puis la construction du premier pont préludèrent à une extension qui engloba son lit dans le territoire urbain. Il fut néanmoins impossible de concevoir des aménagements utilisant le fleuve de manière continue et efficace pour des usages citadins, notamment à cause de l'irrégularité naturelle de son alimentation qui fut aggravée par l'extension de l'irrigation en amont. D'une certaine manière, même inclus dans la ville, le fleuve continua d'échapper au contrôle des citadins. L'accès en demeura difficile, non aménagé, et finalement épisodique. Sur la longue durée, les fleuves proposent un contexte environnemental fixé de manière plus ou moins permanente, qui agit sur l'évolution des économies et des cultures humaines. Cette action a un impact régional moins grand qu'une mer comme la Méditerranée étudiée par Fernand Braudel, mais les incursions que nous avons pu faire ici en dehors de la période coloniale semblent indiquer une relation qui traverse les siècles et influe autant sur la géographie urbaine que sur les imaginaires citadins. Une étude plus approfondie dans cette optique serait particulièrement intéressante, même si le manque de sources rend la tâche difficile.

Aujourd'hui les habitants de Madurai fuiraient plutôt les berges du fleuve, devenues des décharges à ciel ouvert pour les immeubles qui les longent, et seuls les *dhobi*, quelques gardiens de buffles et des bandes de gamins pauvres jouant au cricket en fréquentent quotidiennement le lit. Les crues, rares, sont toujours menaçantes et peuvent, exceptionnellement, isoler la ville pendant

plusieurs jours. Mais durant la plus grande partie de l'année, le lit du fleuve reste à sec et sert épisodiquement d'espace de rassemblement pour les défilés politiques tout en continuant de recevoir des foules ferventes les jours des grandes fêtes religieuses³⁹, tandis que des grévistes bloquent parfois l'accès au vieux pont Albert Victor, devenu une artère vitale de la grande cité. Usages profanes, usages sacrés : la Vaigai garde un visage multiple au sein de l'antique cité de Madurai.

Presses de l'Inalco

39. Le 31 janvier 2012, le *Hindu* publiait “*The entry of Lord Kallazhagar into the Vaigai river during the Chithirai (sic) festival this summer might also mark the landing of the first international flight at Madurai airport*”.

BIBLIOGRAPHIE

- ADIGAL Ilango, 1961, *Silappadikāram, le Roman de l'anneau*, Paris : Gallimard/Unesco.
- BLAVATSKY Helena Petrovna, 1885, "Mr. Peters and the Goddess. Letters Home from the caves and jungles of Hindustan", *Russkii Viestnik*, no 11.
- Cāmiṇātaīrar, 2008, *En Carittiram* [1994, *The Story of My Life. An Autobiography of Dr U.V. Swaminatha Iyer*, Madras : Institute of Asian Studies, trad. Kamil Václav Zvelebil], Chennai.
- CAMBRIDGE Richard Owen, 1761, *An Account of the War in India, Between the English and French, on the Coast of Coromandel from the Year 1750 to the year 1760*, London : T. Jeffreys.
- CHANDLER John S., 1912, *Seventy-five years in the Madura Mission. A history of the Mission in South India*, Madras : Lawrence Asylum Press.
- CORDIER Joseph, 1971, *Historique et statistique de Karikal*, texte rédigé en 1825 par le capitaine de vaisseau Cordier, Pondichéry : Institut français d'Indologie.
- DELOCHE Jean, 1980, *la Circulation en Inde avant la révolution des transports*, Paris : École française d'Extrême-Orient (2 vol.).
- DESSIGANE R., FILLIOZAT Jean, PATTABIRAMIN P.Z., 1960, *la Légende des jeux de Civa à, d'après les textes et les peintures*, Pondichéry : Institut français d'indologie.
- DEVADOSS Manohar, 2007, *Multiple facets of My Madurai*, Madras : East West Books.
- FRANCIS William, 1914, *Madras District Gazetteers. Madura*, Madras : Government Press.
- HORNELL James, 1946, *Water Transport, Origin and Early Evolution*, Cambridge : The University Press.
- HUDSON Dennis, 1977, "Siva, Minaksi, Visnu. Reflection on a Popular Myth in Madura", *The Indian Economic and Social History Review*, 14(1), p. 107-118.

- KASINATHAN Natana, 1994, "Alagankulam, an ancient sea port of Pandyas", *Collected Papers (Studies in Tamil Culture)*, Madras : State Department of Archaeology, p. 68-74.
- LANGLES Louis Mathieu, 1821, *Monuments anciens et modernes de l'Hindoustan*, Paris : Didot, 2 vol.
- Le Paripāṭal*, texte tamoul, 1968, Introduction, traduction et notes par François Gros, Pondichéry : Institut français d'indologie.
- NELSON James Henry, 1989 [1868], *Manual of the Madura District*, Madras : Asian Educational Services.
- PARMESHWARANAND, S., *Encyclopaedic Dictionary of Purāṇas*, New Delhi : Sarup & Sons, 2001.
- PLAYNE Somerset, 1914-1915, *Southern India, its history, people, commerce and industrial resources*, Londres : The Foreign and colonial compiling and publishing Co.
- RAO Raja Ram, 1889, *Ramnad Manual*, Madras : Madras Government Press.
- SUAU Pierre, 1900, *L'Inde Tamoule, en visite dans la mission du Maduré*, Paris : H. Oudin.
- THURSTON Edgar, 1987 [1909], *Castes and tribes of Southern India*, New Delhi/ Madras : Asian Educational Services.
- VIGUIER Anne, 2008, *les Villes du pays tamoul au XIX^e siècle : espace, pouvoir et société*, Thèse de doctorat de l'EHESS non publiée.
- VIGUIER Anne, 2011, "An improbable reconstruction: The transformation of Madurai, 1837-47", *Indian Economic & Social History Review*, April 2011, vol. XLVIII, p. 215-239.

Madurai and the Vaigai during the Colonial Period: Change in Urban Form and Urbanite Use of the River

ABSTRACT

The relationship between the city of Madurai, a political, economical and cultural centre of the Tamil country since Antiquity and the Vaigai, a particularly capricious river, are sung in the classical and medieval Tamil poetry. But at the end of the 18th century, the enclosed city seemed to turn its back to the river. Most of the year, she was a huge sandy area where only a slow trickle of water was flowing. This chapter uses colonial and vernacular sources to study the physical change of the city and the river development project in the 19th century and to evaluate their effects on urban practices and representations linked to the river. The city map and the place that the river occupied in the urban landscape have been profoundly transformed with the destruction of the walls and the construction of a bridge in 1889, but urban practices acknowledged minor modifications: the banks were not built, the water-supply system stayed unreliable whereas a complex calendar of religious festivals continued to allow a significant role to the river.

Keywords: Madurai (India), Tamil Nadu (India), Vaigai River, Floods, Water-supply, City planning, Urban policy, Colonies – Administration, Hinduism, Festival, 19th century

நதியைக் கைக்கொள்ளும்
நகரமா? ஆங்கிலேயர்கள்
ஆட்சிக்காலத்தில் மதுரையும் வைகையும் :
நகரப்புனரமைப்பும் நதியுபயோகமும்

சுருக்கம்

தொல்பழமைக்காலத்திலிருந்து மதுரை நகரம் தமிழ் நாட்டில் ஒரு அரசியல், பொருளாதார மற்றும் கலாச்சார மையம். வைகை ஒரு காட்டாறு. இவை இணைப்பு சங்கக்காலத்திலும் இடைக்காலத்திலும் தமிழ் இலக்கியத்தில் பாடப்பட்டது. ஆனால் 18-ஆம் நூற்றாண்டின் இறுதியில் மதுரை நகரம், தன் மதில்களுக்குள் சிறைப்பட்டு, வருடத்தின் பெரும் பகுதி வறண்டே காணப்படும் வைகை நதிக்கு முகத்தை திருப்பியது போல் இருந்தது.

அக்கால ஆங்கிலேய மற்றும் சுயமொழிகளில் எழுதப்பட்ட பல்வேறு ஆதாரங்களை அடிப்படையாய்க் கொண்டு, 19-ஆம் நூற்றாண்டில் நகரப்புனரமைப்புகளையும் வைகை நீருபயோகங்களையும் ஆராய்ந்து, இந்தக் கட்டுரை நகரமக்களின் நீர் மேலாண்மை மற்றும் நீர் பெயராண்மை பற்றிய கேள்வி

எழுப்புகின்றது.

மதில்கள் இடிக்கப்பட்டப்பின்னும், 1889-ஆம் ஆண்டில் பாலம் கட்டியப்பின்னும் நீர் மேலாண்மை சிறிது அழுவில் தான் மாற்றம் கண்டது: கோயில் விழாக்களில் வைகை கொண்டாடப்பட்டாலும், அதன் கரைகள் ஒழுங்கு அமைக்கப்படாமல், நகரத்திற்க்கு நீர் வரத்து தொடர்பின்றி இருந்தது.

சாவிச்சொற்கள்: தமிழ்நாடு (இந்தியா), வைகை நதி, நீர்ப்பெருக்கு, நீர் வரத்து, நகர்ப்புறம், நகராட்சி, ஆங்கிலேயராட்சிக்காலம், இந்து மதம், திருவிழா, 19-ஆம் நூற்றாண்டு

Presses de l'Inalco